



Olivier Roussel

# UN BILLET DE TOMBOLA



Olivier Roussel

Un billet de tombola

© Olivier Roussel, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5318-2

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Chapitre I

## Le verrou

*Décembre*

« Reine de toutes fées, donne-moi ta magie pour ne pas le décevoir une nouvelle fois. Reine de toutes fées, donne-moi ta magie pour ne pas le décevoir une nouvelle fois. Reine de toutes fées, donne-moi ta magie pour ne pas le décevoir une nouvelle fois... »

Inlassablement depuis des heures, allongée sur un matelas à même le sol au tissu envahi par l'humidité et la moisissure, Mathilde ne cessait de répéter mentalement cette prière en forme de mantra. Absorbée par sa supplique, elle ne prêtait même plus attention à la faim qui lui tenaillait l'estomac ni au froid qui engourdisait ses membres.

Tout à coup, celui qu'elle avait pris l'habitude d'appeler « Ernest » vint se frotter contre sa jambe afin, peut-être, de jauger la teneur calorifique d'un futur repas. En un éclair, Mathilde se redressa en hurlant « dégage ! » et lui donna un violent coup de pied, catapultant le rat à l'autre bout de la pièce. À peine remis de ses émotions, « Ernest » fila sans demander son reste entre deux pierres cassées de la cave d'où s'échappait une odeur nauséabonde, celle d'un mélange grossier d'égouts et de déchets.

Avant de se rallonger, Mathilde jeta un coup d'œil furtif sur un vieux réveil posé au milieu de l'unique étagère métallique où les pointes de rouilles se comptaient par milliers. Les deux aiguilles s'étaient rejointes en bas, le moment approchait. Inutile de se recoucher. Le temps de prier révolu et son âme prête, arrivait maintenant celui de préparer son corps, puis viendra enfin l'instant d'offrir cette alchimie à celui qu'elle n'appelle que d'un mot : « Maître ». Un Maître auquel elle se voue corps et âme depuis plusieurs semaines déjà.

D'un geste précis et avec une concentration extrême, Mathilde, assise en tailleur sur son matelas de fortune, se maquillait le visage tout en fredonnant un des nombreux chants dédiés à la Reine des fées. La pénombre et la vétusté du

miroir de poche fendu à différents endroits rendaient l'exercice difficile. Satisfaite de l'effet de ses cils surplombant ses yeux noirs intenses, elle sortit son tube de rouge à lèvres pour colorer d'un rose foncé ses lèvres finement dessinées. Tout en les pinçant délicatement, elle jeta un rapide regard sur le réveil. La grande aiguille achevait quasiment le tour. L'heure arrivait.

Mathilde se pencha légèrement en arrière afin de contempler dans le miroir l'intégralité de son visage. Un sourire l'illumina. « Fée Lumière, tu es splendide ! » se dit-elle à haute voix. Dans un élan de fierté, elle saisit une brosse pour finir sa préparation par le bouquet final : sa chevelure. Durant cinq bonnes minutes, ses cheveux mi-longs roux foncé ondulèrent au gré du passage de l'objet. Rapide au début, puis très doucement pour s'achever d'une ultime ondulation qui fit tomber une mèche rebelle juste au coin de son œil : la marque personnelle de sa féminité.

La grande aiguille venait de boucler le tour du cadran. Dans quelques minutes le Maître sera là. Mathilde posa à terre son miroir et sa trousse de maquillage, puis, tout en se relevant, dit une dernière fois à haute voix : « Reine de toutes fées, donne-moi ta magie pour ne pas le décevoir une nouvelle fois. ». Passant ses mains derrière son dos, elle dénoua le cordon de sa blouse grise qui tomba sans bruit sur le matelas, offrant à l'unique spectateur tapi dans un trou, la beauté de son corps nu. Comme elle aurait voulu se présenter ainsi à son Maître ! Telle qu'elle est, telle qu'elle était devenue. Mais lui refusait, c'était sa règle, son ordre. Et Mathilde ne pouvait imaginer un seul instant lui désobéir. Il exigeait un voile, celui qui cache tout en montrant, elle se devait de le mettre. Alors elle attrapa celui sur la chaise en bois juste à côté de son matelas. Elle fit passer sa tête dans le trou découpé au milieu tout en faisant extrêmement attention de ne pas déranger ses cheveux ni d'abîmer son maquillage. Le voile vint se poser doucement sur sa peau en l'inondant d'un souffle si léger qu'elle ne put réprimer un frisson. Celui de l'émergence du désir.

Une fois sa nudité à peine masquée, Mathilde se rallongea sur le matelas, étira ses bras le long de son corps, puis ferma ses paupières. L'heure de l'offrande allait sonner dans quelques minutes. Ne plus penser à rien, si ce n'est à lui, uniquement à lui. Mathilde n'avait plus aujourd'hui qu'une seule raison de vivre : vivre pour son Maître, maintenant et à jamais.

Les yeux clos, Mathilde laissa son imagination anticiper le plaisir intense promis dans quelques instants. Rien de plus jouissif que l'émergence de ce moment où le rêve et la réalité se rejoignaient dans la certitude du désir. Toutes ses pensées convergeaient vers cet unique point : satisfaire son Maître. Cela faisait déjà bien longtemps que les joies et les peines de son adolescence étaient sorties de son esprit. À commencer par ses parents et sa sœur de treize ans. Pourtant elle avait toujours été proche d'eux et plus encore de son père à qui elle vouait, avant, une admiration sans limites. Avant que son Maître lui révèle la vérité, celle des attouchements, qu'elle enfouissait, selon lui, au plus profond de son inconscient. Ce jour-là, la colère de Mathilde était si grande qu'elle avait hurlé devant son Maître : « Le salaud ! Putain, ce n'est pas vrai ! Quel salopard de père ! Je le hais ! Je vais le crever, c'est tout ce qu'il mérite ». C'est à ce moment-là que Mathilde avait décidé de ne plus avoir de contact avec sa famille et qu'elle avait pris aussi la résolution de ne plus remettre les pieds dans son lycée. Elle laissait en plan un avenir que ses excellents résultats scolaires supposaient prometteur. Depuis, le monde extérieur n'existait plus, et pire, lui donnait véritablement envie de vomir. Par cette révélation, son Maître était devenu son seul protecteur et surtout son guide. C'était il y a deux mois et quelques semaines avant le sacrifice.

Une porte claqua au loin. Immédiatement Mathilde ouvrit les yeux et s'extirpa de sa rêverie enivrante. « Mon Dieu, vite, le verrou ! » D'un bond, elle se rua pour enlever celui qui la protégeait du monde extérieur. Cela faisait partie également des exigences de son Maître : déverrouiller la porte juste avant son arrivée. Au bruit et au rythme des pas descendant l'escalier du sous-sol, cela ne faisait aucun doute, c'était bien lui. Mathilde se dépêcha donc de tirer vers elle le loquet du verrou de son étrange cellule où les fermetures sont du côté du détenu, pour aussitôt se précipiter sur le matelas et s'y rallonger. La porte s'ouvrit brusquement, accompagnée d'un horrible grincement, et termina sa course en claquant sur le mur perpendiculaire.

Mathilde contempla son Maître franchir le seuil sans un mot et se pencher légèrement en raison de sa grandeur et du plafond bas de la cave. Sans la moindre expression, elle le vit prendre quelques secondes pour la jauger, étendue là, à ses pieds. Il resta immobile. Puis ses yeux explorèrent le voile de bas en haut pour finalement croiser le regard de Mathilde. « Baisse les yeux ». C'est la seule phrase qu'il prononça. Mais, Mathilde comprit que la préparation de son alchimie avait opéré.

Les yeux fermés, elle patienta le temps que son Maître exécute son rituel. Il commença par se déshabiller et posa ses vêtements avec soin sur la chaise, puis s'abaissa pour passer des menottes séparément aux deux mains de Mathilde. Il écarta ensuite les bras de celle-ci à l'arrière en enclenchant chaque paire dans les crochets scellés au sol. Et enfin, il se remit juste devant elle tout en prenant une profonde inspiration tel un nageur qui se prépare à une plongée en apnée. Mathilde sentit alors ce corps immense descendre sur elle avec force et brutalité. Elle se donna à son Maître, pour la énième fois, avec toujours le même espoir : lui offrir tout ce qu'il mérite.

Recroquevillée sur son matelas, Mathilde attendait le verdict. Le désir qui courait dans son corps faisait place maintenant au froid devenu si intense qu'elle ne pouvait envisager le moindre mouvement. Tandis que son Maître se rhabillait avec un soin et une lenteur extrême, d'une voix tremblotante elle osa lui demander : « Maître, êtes-vous satisfait ? Êtes-vous satisfait de moi ? » Aucune réponse, aucun geste, aucun regard. « Maître, je vous en supplie, dites-moi », supplia-t-elle. Mais rien ne lui vint en écho. Tout en finissant d'ajuster sa cravate, son Maître se dirigea vers la sortie de la cave. Le peu de lumière donnée par la simple ampoule suspendue au milieu du plafond ne permettait pas à Mathilde de lire la moindre expression sur son visage. Peut-être n'en avait-il aucune. « Maître, s'il vous plaît, dites-moi », chuchota Mathilde sans grand espoir avant qu'il ne referme la porte.

Mais, juste au moment de franchir le seuil, l'homme marqua un temps d'arrêt. Il secoua les paires de menottes dans sa poche, passa une main sur son crâne chauve et Mathilde l'entendit enfin prononcer des mots dont le souffle glaçant vint balayer toute son espérance : « Tais-toi ignare. Tu sais très bien la réponse. Tu n'es pas digne de la Reine ni de ma jouissance. T'as intérêt à faire mieux la prochaine fois. » Et, la porte se referma violemment.

Accablée par la culpabilité, son corps et son âme rongés par la glace, Mathilde fondit en larmes. Un torrent de tristesse balaya toute l'alchimie qu'elle s'était construite. Tout sera à refaire. Encore et encore.

Après l'onde brutale projetée dans les murs par le claquement de la porte, le calme régnait à nouveau dans la cave. Ernest se risqua à sortir sa petite tête de son trou nauséabond. Il vit une forme lisse recroquevillée sur le matelas en proie

à de légers soubresauts réguliers. Tout danger semblant écarté, son instinct lui dicta de s'enquérir à dénicher un bon souper. Sans bruit, Ernest quitta son repaire en prenant le parti, par prudence, de longer les parois. À quelques centimètres de la forme étendue, quelque chose de bien plus fort que son instinct de survie vint le stopper net. Ernest resta plusieurs secondes immobile, incapable de discerner l'émotion non animale qui le traversait. Incapable de comprendre que la culpabilité s'abattait aussi sur lui. Incapable d'admettre qu'il s'était rendu spectateur et complice malgré lui d'un viol qui ne porte pas son nom. Incapable de dénoncer l'horreur qui s'était déroulée sous ses yeux. Dans sa petite tête de rat, une bataille faisait rage à son insu : celle du rongeur rongé, celle de l'animal répugnant se répugnant lui-même. Face à ce coup de tonnerre et cet éclair de lucidité, son instinct capitula. Ernest fit alors demi-tour pour rejoindre la cellule de son trou infâme en guise de punition.

Ce soir-là, quelque part dans un sous-sol lugubre, un rat faisait le vœu ridicule de parvenir un jour à parler. Et une jeune femme exécutait le geste paradoxal de refermer elle-même le verrou de sa prison.

Au même moment, au quatrième étage d'un petit immeuble, un homme s'endormait paisiblement... en pensant à sa douce Reine...

Tandis qu'ailleurs, une main déplaçait le premier pion de son échiquier...



## Chapitre II

### Le hasard

*Mi-décembre*

— Allô, Mademoiselle Fournel, ici la terre. Vous me recevez ?

Toute la classe de terminale était suspendue à la réaction de leur professeure de mathématiques : allait-elle s'énerver ou en plaisanter ? C'est vrai que Madame Morel était du genre très lunatique, n'hésitant pas à passer de la multiplication à la division en une fraction de seconde. Prudente, la classe opta pour le silence. Ce choix encouragea la professeure à poursuivre son message radio et le ton de sa voix laissait, cette fois-ci, deviner un certain amusement :

— Mademoiselle Fournel, quand vous aurez fini de tourner autour de la lune, peut-être serez-vous en mesure de donner à vos camarades le résultat de l'équation ? Allô, allô, il y a quelqu'un ?

Elle appuya un peu plus sa voix en regardant ses élèves pour s'assurer de leur connivence :

— Mes amis, je crois que votre camarade est perdue dans le sinus ou le cosinus ! Espérons qu'elle trouve vite la tangente pour revenir vers nous !

Sans hésiter cette fois, tous les lycéens rirent de bon cœur. Non pas de la blague ringarde de Madame Morel, mais de l'affront ou, plus précisément, « du vent » qu'opérait la première de la classe. C'était du jamais vu. Rassurée par l'effet de son humour, la professeure risqua un petit « un, deux » avant de s'arrêter et d'attendre patiemment, les sourcils froncés, une réaction de son élève.

Assise juste à côté de la vitre, la tête tournée vers elle, Lise laissait son regard s'agripper aux moindres nuages qui passaient dans le ciel. Et, en ce mois de décembre, ceux-ci ne manquaient pas. Depuis de nombreuses minutes, elle

décrochait totalement du cours, elle qui, d'ordinaire, était toujours très attentive. Elle percevait des sortes de rires au loin, mais son esprit ne pouvait les entendre et encore moins en déchiffrer leur sens ou leur raison. La seule chose qu'elle était en mesure d'écouter, c'était la colère, la haine ou plus encore la rage qui bouillonnait en elle. Une phrase résonnait dans sa tête : « Il a osé faire ça ! Me plaquer pour cette pouffe de Julie en plus. J'hallucine ! Quel salaud ! » Peut-être qu'au fil des nuages la rage deviendrait tristesse, mais là, Lise n'avait qu'une envie : lui faire payer. Et, elle le savait très bien, elle n'y renoncerait pas.

Voguant de nuage en nuage, Lise se remémorait sa rencontre avec Enzo, ce huitième jour de la rentrée des classes de première scientifique. C'était il y a un peu plus d'un an déjà. Dans ce lycée de la métropole lilloise, tous se connaissaient plus ou moins des années précédentes du collège. Chaque année scolaire devenait une formalité où le seul changement résidait dans la répartition des élèves dans les classes. Certains se retrouvaient, d'autres se séparaient jusqu'à la rentrée prochaine. Même les professeurs semblaient immuables. Alors, quand un nouveau lycéen était arrivé, huit jours après la date officielle, forcément il n'était pas passé inaperçu. Lise ne pouvait oublier ce moment et encore moins son regard lorsqu'il était apparu avec le directeur dans la classe de mathématiques. Ce dernier était parti dans une longue allocution où il présentait Enzo comme le fils d'une riche et respectable famille italienne. Son père venait de prendre un poste de responsable dans une filiale italienne sur la région et, cerise sur le gâteau, son oncle était un diplomate de renom. Pour ces raisons, la classe se devait de l'accueillir comme il se doit.

Mais, personne n'avait écouté le discours du directeur, ou du moins, aucune fille. Car Enzo incarnait le type même de la beauté masculine. Il réunissait à lui seul tous les stéréotypes du charme et de la mode. L'image parfaite de l'acteur de cinéma : grand, brun, musclé, les cheveux légèrement en bataille, le regard noir perçant, le sourire ravageur, l'aisance naturelle, le tout accompagné d'une sensibilité forcément supposée. Enzo était devenu en une journée la coqueluche du groupe Facebook du lycée, pulvérisant le nombre d'amis et de mentions « j'aime » reçues sur les photos de son profil. Très vite une rumeur s'était propagée dans l'établissement : il n'avait pas de petite copine, ou du moins pas encore. Durant toute l'année de première, la bataille avait fait rage entre filles pour gagner le cœur de ce bel Italien.

Lise était une sérieuse rivale pour toutes les lycéennes. Depuis la seconde, elle